

## *Quand l'adolescent partage son embarras*

David Galli<sup>1</sup>, Franck Renucci<sup>2</sup>

### ABSTRACT

Le partage de l'émotion, n'est-ce pas ce qui anime la communication entre les êtres humains ? Aujourd'hui, la technologie propose d'en réduire la finesse à de l'information. C'est le cas du *pharmaphone*, qui nous invite à « partager » mais à moins se parler. Partage-t-on dans ce cas là encore quelque chose ? Cette question nous accompagne sur le terrain fertile de l'adolescence. Grâce à notre méthode du récit de vie, nous nous plongeons dans les souvenirs d'adolescents. Ils préfèrent certaines émotions, cherchent à en évacuer d'autres. C'est le début des ennuis ! L'embarras a surgit de cette enquête où nous étudions ce qui est évité, redouté, anticipé. Cette contribution est de fait d'ordre méthodologique : comment en sommes-nous arrivé là ? Le récit de vie favorise la parole de l'adolescent, laissant l'inattendu se produire et nous permettre d'arriver à l'embarras.

Isn't the sharing of emotion what drives communication between human beings? Today, technology proposes to reduce its finesse to information. This is the case with the *pharmaphone*, who invites us to “share” but to talk less. Do we share something else in this case? This question accompanies us on the fertile ground of adolescence. Through our life storytelling method, we immerse ourselves in the memories of teenagers. They prefer some emotions, try to evacuate others. This is the beginning of trouble! Embarrassment has arisen from this survey where we study what is avoided, feared, anticipated. This contribution is in fact of a methodological nature: how did we get to this point? The life story promotes the teenager's speech, letting the unexpected happen and allowing us to get to the embarrassment.

---

<sup>1</sup> Laboratoire IMSIC, universités de Toulon et Aix-Marseille.

<sup>2</sup> Laboratoire IMSIC, universités de Toulon et Aix-Marseille.

## 1. Introduction

Dès le titre, il y a problématique. Le partage de l'émotion, n'est-ce pas ce qui anime la communication entre les êtres ? Aujourd'hui, la technologie propose d'en réduire la finesse à de l'information. L'émotion est pourtant avant tout un changement de l'état du corps. Lorsqu'elle surgit, nous en faisons part à d'autres par les muscles, le visage, la parole. Il s'agit d'un processus tantôt involontaire, tantôt volontaire. On peut parfois prendre conscience de ce changement d'état du corps : l'émotion devient alors un sentiment<sup>3</sup>. S'ensuit une expression faciale, quelques mots, un cri. Mais au fond, l'émotion que l'on ressent nous appartient irréductiblement. L'émotion est en partie partagée, jamais dans sa totalité.

Alors que dire des médias, campagnes publicitaires et interfaces qui incitent au « partage » ? Il ne s'agit souvent pas de cet échange sensible qui fait lien entre les humains. Les réseaux sociaux numériques déploient une technicité qui prône le partage certes, mais de contenus informatiques. Certains parlent de fonctionnalités « affectives »<sup>4</sup> reposant sur un modèle économique, une direction stratégique, un système qui s'appuie sur la machine. Si *communiquer* permet de partager notre humanité, pousser un bouton nous réduit à *informer*<sup>5</sup>.

Cette problématique prend forme au moment où les applications mobiles accompagnent l'humain quotidiennement à travers l'écran du *pharmaphone*<sup>6</sup>. Pierre Le Coz, philosophe que nous rencontrons régulièrement pour évoquer ces questions, plante le décor :

« Destinataire interactif et disponible à tout moment, le muflle affectif ressemble lui-même à un appareil. Il est la prothèse vivante de ses propres machines. Tendanciellement, il se représente les autres comme des récepteurs de messages connectés toute la journée, les yeux rivés sur l'un ou l'autre de leurs multiples écrans, joignables en permanence, sans

---

<sup>3</sup> ANTONIO DAMASIO, *L'Ordre étrange des choses*, Paris, Odile Jacob, 2017, p. 9.

<sup>4</sup> CAMILLE ALLOING, JULIEN PIERRE, *Le web affectif. Une économie numérique des émotions*, Paris, INA Éditions, 2017.

<sup>5</sup> DOMINIQUE WOLTON, *Informer n'est pas communiquer*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

<sup>6</sup> DAVID GALLI, « Le pharmaphone », *Hermès*, La Revue, n. 84, 2019, pp. 89-92. Nous avons proposé ce néologisme afin de rappeler l'ambivalence de l'appareil : le téléphone est un *pharmakon*, à la fois remède et poison. Penser le *pharmaphone* permet d'écarter l'omniprésence du « *smart* » en s'interrogeant sur ce que devient le « *phone* » (la voix) aujourd'hui. Cette approche a fait l'objet d'un colloque de recherche contributive en janvier 2020 réunissant plus d'une quarantaine de chercheurs à la Villa Tamaris (La Seyne-sur-Mer) aux côtés de la société civile.

que rien de leur vie intime ou familiale vienne affecter leur imperturbable disponibilité électronique ».<sup>7</sup>

Le « muflé affectif », c'est également celui qui pense à tort atteindre l'autre en usant de son *pharmaphone*. La communication humaine n'est pas une interaction médiatisée. Alors que l'on tente de faire glisser le partage vers une réduction numérique, il y a quelque chose qui n'est pas atteint. Ce quelque chose, il nous semble nécessaire de s'y intéresser. Ce sont « des points de butée de la communication : éléments qui sont en fait des points d'appui »<sup>8</sup>. Ce qui résiste à la réduction numérique est un point d'appui pour la communication humaine.

L'émotion, en particulier, est un horizon indépassable, même par les plus fins techniciens du codage. Dans un précédent article, nous nous intéressions à l'émotion sociale qu'est l'embarras<sup>9</sup>. En étudiant les nouvelles mutations de l'adolescence, l'embarras a surgit de notre enquête de terrain. L'adolescence est un système en tension entre information et communication, entre la machine et l'humain. Elle est marquée par le *pharmaphone* au moment où éclate une urgence de vie. L'urgence, ce sont les émotions qui débordent, cherchant une régulation. L'objet technique peut être alors un remède, mais seulement artificiel ! Aujourd'hui, nous l'écrivions, les adolescents sortent leur *pharmaphone* pour éviter l'embarras de l'autre.

Pour la présente contribution, nous souhaitons aborder une partie de la méthode qui nous a permis d'aborder l'embarras comme point de butée de la communication. Cet article est donc une suite, une précision méthodologique. Ainsi, en quoi la parole des adolescents peut-elle nous conduire au partage d'une émotion ?

## 2. *Partage ou partage*

Rappelons en premier lieu que le cadre général de notre travail entend s'appuyer sur l'impact du *pharmaphone* pour déceler ce que peut être la communication humaine. Par « communication humaine », nous ex-

---

<sup>7</sup> PIERRE LE COZ, *Le gouvernement des émotions... ou l'art de déjouer les manipulations*, Paris, Albin Michel, 2014.

<sup>8</sup> FRANCK RENUCCI, « L'homme-interfacé, entre continuité et discontinuité », *Hermès, La Revue*, n. 68, 2014, p. 203.

<sup>9</sup> DAVID GALLI, « L'embarras en communication », *Hermès, La Revue*, n. 82, 2018, pp. 21-29.

cluons ce qui est autre qu'une coprésence physique des corps, des êtres qui se regardent, se parlent. L'échange informationnel ne peut être de la communication humaine. Si elle semble être souvent la performance de la culture, la communication humaine se distingue du modèle télégraphique<sup>10</sup>. Elle est ce « reste » que la technique ne peut complètement réduire. Chez l'humain, les sentiments constituent une partie de cette vision de la communication. Le sensible traverse les sens, affecte l'un, puis l'autre. Le partage social de nos émotions est au centre des relations humaines, c'est un point de butée de la communication.

Bernard Rimé a dédié un ouvrage à cette question du partage<sup>11</sup>, référence avec laquelle nous ne partageons pas l'approche statistique des émotions, mais où il est captivant d'y apprendre que William James<sup>12</sup> s'est intéressé au partage social des émotions dès 1910. Lorsqu'un séisme majeur dévaste la ville de San Francisco, il examine :

« [...] le besoin que manifestaient les sinistrés de parler de leur expérience du tremblement de terre et de communiquer leurs impressions interminablement. C'était au point, disait-il, que dans les tentes qui avaient été dressées pour servir de refuge, il était impossible de dormir pendant la nuit à cause du bavardage continuel ».<sup>13</sup>

Au XX<sup>ème</sup> siècle, cette observation se poursuit grâce à d'autres chercheurs du partage social. Les questionnaires de recherche sont souvent privilégiés, pour mesurer, quantifier. Or le récit autobiographique<sup>14</sup> d'un événement n'emprunte-t-il pas des sentiers mémoriels différents selon chaque individu ? De plus, dorénavant, l'adolescent peut décrire ses expériences en tapotant sur son *pharmaphone*. Selon ce qu'il souhaite raconter, il n'ose pas toujours affronter le regard de l'autre. L'appareil devient un remède. Mais partage-t-il alors son récit avec l'autre, ou peut-on dire qu'il échange seulement avec la machine ? Sur le plan étymologique, on parle du *partage* de « quelque chose avec quelqu'un » ou simplement de

---

<sup>10</sup> YVES WINKIN, *Anthropologie de la communication*, Paris, Seuil, 2001, p. 27.

<sup>11</sup> BERNARD RIME, *Le partage social des émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

<sup>12</sup> Psychologue (1842-1910) présenté comme l'un des pères de la psychologie américaine.

<sup>13</sup> BERNARD RIME, *Le partage social des émotions*, cit. p. 85.

<sup>14</sup> Selon Antonio Damasio, la mémoire autobiographique se constitue par le jeu des émotions, en une suite d'expériences vécues. Ce mécanisme homéostatique participe à l'anticipation des états somatiques futurs.

« quelque chose »<sup>15</sup>. La première acception correspond à notre approche de la communication humaine, tandis que la seconde rejoint le réductionnisme ambiant où l'autre devient une donnée. Le « quelqu'un » disparaît au profit de l'artifice technologique.

En cherchant à traduire le sensible en codage, le *pharmaphone* évacuent l'autre tout en dotant les contenus numériques d'une dimension affective. On connaît les émoticônes pour ponctuer les messages : joie, tristesse, colère, peur, dégoût ou encore surprise sont inspirés des expressions émotionnelles universelles identifiées par Paul Ekman<sup>16</sup>. Les émotions se réduisent à des expressions stéréotypées. Avec la communication humaine, il faut faire face à la complexité des sentiments. Il est nécessaire d'accéder à *la parole*. Imparfait, sensible, contradictoire, la parole permet de comprendre ce qui se joue dans la relation entre les adolescents et la machine. Au moment où le *pharmaphone* tente d'aspirer les affects par l'écriture numérique, nous proposons de revenir à l'oralité<sup>17</sup>. Les relations humaines permettent le partage en rassemblant. Le *pharmaphone* propose le partage en divisant. On divise un état somatique en atomes informationnels. L'émotion est atomisée pour nourrir un processus de grammatisation<sup>18</sup>. En cherchant à traduire, on réduit l'irréductible. Difficile dans ce contexte de comprendre la relation qu'entretiennent les adolescents avec la machine car l'on s'intéresse uniquement à ce qui est produit *sur* la machine.

Comme le rappelle Bernard Rimé, les sentiments relatifs à la « révélation de soi » se partagent aisément. Il s'agit de la joie à la suite d'un événement par exemple. L'adolescente qui échange un premier baiser ne peut s'empêcher de raconter les détails à ses amies. L'adolescent pour qui cela s'est mal passé a-t-il autant de facilité à le partager ? D'autres émotions sont associées à la « dissimulation de soi »<sup>19</sup> : comment y accéder ? Comment s'en rapprocher si on ne leur laisse pas la place de s'exprimer ?

---

<sup>15</sup> Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL, 2019).

<sup>16</sup> PAUL EKMAN, « Facial Expression and Emotion », *American Psychologist*, n. 48, 1993, pp. 384-392.

<sup>17</sup> À partir de l'expérience *PacificMeltingPot* de Cornucopiae, et suite à un travail pédagogique courant 2018 avec la chorégraphe Régine Chopinot, nous avons redécouvert les sociétés traditionnelles où seule l'oralité permet la transmission.

<sup>18</sup> CAMILLE ALLOING, JULIEN PIERRE, *Le web affectif. Une économie numérique des émotions*, cit. p. 27. La grammatisation est un processus de formalisation et de discrétisation abordé par le linguiste Sylvain Auroux en 1994, puis par Bernard Stiegler aujourd'hui dans une dimension philosophique.

<sup>19</sup> BERNARD RIME, *Le partage social des émotions*, cit. p. 209.

L'embarras fait partie de ces sentiments désagréables. L'embarras a surgit du terrain ! Autant qu'il puisse être associé au déplaisir, il reste central dans les relations humaines. D'abord encombrement, obstacle, l'embarras est une étape avant la reprise de l'échange. Parfois, trop violent pour la conversation, il la clôture. C'est l'adolescent qui, par exemple, va entrer dans une situation de malaise face à une personne handicapée. Quelle posture emprunter ? Le malaise prend forme par des sensations diverses impliquant les viscères, les muscles, la peau. L'*émotion* d'embarras surgit à un premier niveau, initial, corporel. Elle répond à un stimulus émotionnellement compétent<sup>20</sup> qui provient de l'autre et du contexte socioculturel. À un second niveau, la perception des changements du corps va produire le *sentiment* d'embarras. Ce dernier est différent pour chacun d'entre nous. Les sentiments évoluent selon l'histoire de vie, la culture. Pour approcher l'embarras, il faut donc s'intéresser à la parole du sujet, sinon, peu de chance qu'il surgisse. L'embarras se vit dans la communication humaine, et bien qu'il soit moins visible pour l'autre que la tristesse ou la surprise, il reste contagieux. Dans *Les rites d'interaction* (1974), Goffman dédie un chapitre à l'embarras<sup>21</sup>. Il présente l'émotion comme un maillon décisif pour l'organisation sociale, sans quoi les structures de l'interaction éclatent. L'embarras, c'est la prise en compte de l'autre dans un contexte, une société, des normes. L'embarras a donc une relation privilégiée avec l'empathie<sup>22</sup>. Sans empathie pas d'embarras, sans embarras moins d'empathie.

Notons que l'embarras est une émotion qui se partage parfois davantage avec le corps que par la parole. Que cela soit un regard, un rougissement ou un geste d'égarment, il y a quelque chose qui « part » vers l'autre. Qui parle de son embarras ? En ligne, les traces de sentiments qui sont analysés par les spécialistes de l'information présentent des limites. Comment prendre en compte le contexte culturel de celui qui s'exprime ? Où trouver l'embarras ? Un émoticône ou une expression sémantique chargée d'affects remplacent-ils le corps ? La parole ? Dès le départ, nous prenions pour hypothèse que pour comprendre la relation entre l'humain et la machine il fallait se rapprocher de la parole, s'écarter de la machine. Nous ne pensions pas encore à l'embarras, mais il semblait important d'affirmer que les données du *pharmaphone* ne per-

---

<sup>20</sup> ANTONIO DAMASIO, *L'Autre moi-même*, Paris, Odile Jacob, 2010.

<sup>21</sup> ERVING GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, Paris, Les Editions de Minuit, 1974.

<sup>22</sup> L'empathie implique de pouvoir se mettre à la place d'autrui et de ressentir ce qu'il éprouve, c'est un chemin vers l'intersubjectivité. Lire à ce propos : SERGE TISSERON, *L'empathie au cœur du jeu social*, Paris, Albin Michel, 2010.

mettent pas d'atteindre les relations intimes avec la technologie. Étymologiquement, le partage est aussi un « départ ». La parole voyage de soi vers l'autre. C'est la conversation, et plus particulièrement dans notre cas la narration qui nous permet de comprendre l'évolution des relations humaines. Les lignes qui vont suivre détailleront une partie de notre méthode. Le *récit de vie* appartient aux approches qualitatives, mettant en perspective l'histoire du sujet, sa mémoire et ses émotions.

### 3. *Le récit de vie*

Le récit de vie vise autre chose que l'exercice du questionnaire ou de l'entretien semi-directif. En direction de l'oral, la voix, l'individu communiquant<sup>23</sup>, on cherche un corps qui se raconte. Avec la parole, les sentiments peuvent en partie s'exprimer par la voix et la gestuelle. Dans notre cas, la parole est un chemin que nous empruntons pour tenter de rejoindre l'histoire intime de l'adolescent. Par « histoire », nous entendons cet enchevêtrement diachronique d'émotions et de sentiments qui constituent la mémoire autobiographique<sup>24</sup>. La parole permet d'articuler cette histoire affective, vécue, et remaniée à travers le temps. On parle alors de l'histoire qui nous lie aux autres, à nos relations d'attachement au cours de la vie. Comment peut-on en obtenir le récit ? C'est tout l'enjeu de notre enquête auprès des adolescents, où le récit d'une vie « se fait à deux »<sup>25</sup>.

Introduite en France par Daniel Bertaux dès 1975, la méthode du récit de vie permet d'aller plus loin que les « histoires de vie » que l'on retrouvait jusqu'alors en sciences humaines et sociales. Bertaux distingue l'histoire vécue de l'histoire racontée. Cet entretien à vocation narrative est défendu jusqu'aux pairs de la sociologie dont un certain Pierre Bourdieu qui s'annonça dubitatif dans les premiers temps. Pour notre part, nous ouvrons le récit de vie à l'interdisciplinarité. Il faut dire que la méthode se rapproche de techniques employées aussi en psychologie<sup>26</sup> et en neurologie, où l'on sollicite la parole rétrospective du sujet.

---

<sup>23</sup> FRANCK RENUCCI, « L'individu communiquant », *Hermès, La Revue*, n. 71, 2015, pp. 164-171.

<sup>24</sup> ANTONIO DAMASIO, *L'Autre moi-même*, cit.

<sup>25</sup> DANIEL BERTAUX, *Le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 2016, p. 26.

<sup>26</sup> DANIEL STERN, *Le moment présent en psychothérapie*, Paris, Odile Jacob, 2003.

Particulièrement adapté à l'étude des « processus »<sup>27</sup> comme l'adolescence, notre vision du récit de vie entend nourrir une question de communication à l'intersection d'un point de vue biologique, psychologique et social.

Lorsque l'on s'intéresse aux relations d'attachement<sup>28</sup>, le regard du chercheur se pose sur l'intime des trajectoires de vie. Comment accède-t-on alors à la production d'une parole continue et argumentée chez le jeune enquêté qu'est l'adolescent ? La compréhension de l'articulation des moments de son existence ne s'aborde pas de la même manière, par exemple, que le recueil d'un avis centré sur ses usages. Les usages ont le vent en poupe lorsque l'on aborde les études communicationnelles, mais ici il s'agit de relations. Pour s'approcher du vécu et en extraire des hypothèses, nous devons redoubler de stratégies pour atteindre la narration. L'effort de remémoration qui est demandé au sujet permet néanmoins de lui laisser plus de champ pour s'exprimer. Il peut développer le récit d'une partie de sa vie et argumenter.

L'adolescent élabore la reconstruction de ses histoires d'attachement en puisant dans son système de référence. S'enlacent un vocabulaire, des sentiments et des événements qui font sens. Ce qui nous intéresse, c'est le moment où l'adolescent bifurque vers le *pharmaphone* plutôt que vers l'humain. En cela, nous pilotons notre méthodologie en prenant appui sur une partie des techniques de l'entretien non directif<sup>29</sup>. Nous nous inspirons de ce qui fut expérimenté par Carl Rogers dès 1942<sup>30</sup> : pour que l'adolescent produise un discours réflexif, il nous faut l'accompagner. En d'autres termes, « non directif » ne veut pas dire « sans émotions ». Au contraire, l'adolescent n'est pas seul. Notre regard a remplacé la feuille terne des questionnaires. La conduite de l'entretien nécessite toute l'écoute, l'attention et l'empathie que l'être humain peut développer au cours d'une conversation du quotidien. D'ailleurs, outre un robot ou un agent conversationnel, qui pourrait se targuer d'effacer complètement sa directivité lors d'un entretien ? Les adeptes de l'entretien directif influencent aussi l'interviewé.

Cette vision de la co-construction rejoint Daniel Bertaux : « un récit de vie est produit dans une interaction dialogique entre deux per-

---

<sup>27</sup> DANIEL BERTAUX, *Le récit de vie*, cit. p. 75.

<sup>28</sup> DAVID GALLI, « La question de l'attachement », *Les cahiers de la SFSIC*, n. 16, 2019.

<sup>29</sup> ALAIN MICHELAT, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, 1975, pp. 229-247.

<sup>30</sup> CARL ROGERS, *La relation d'aide et la psychothérapie*, Paris, ESF Editeur, 2008.

sonnes »<sup>31</sup>. Lors de la réalisation d'un récit de vie, la production de la narration de l'enquêté est influencée par le chercheur en présence<sup>32</sup>. Les souvenirs jaillissent par un jeu avec l'environnement. La subjectivité du chercheur est un outil<sup>33</sup> du recueil de données. D'autre part, comme l'écrivait Philippe Breton, « l'éloge de la parole est d'abord un éloge du face-à-face »<sup>34</sup>. Les corps échangent par les gestes, la vitalité, les silences, même avant la voix. Les hochements de tête et les gestes de soutien du chercheur confortent l'adolescent dans son discours. Ces éléments ne doivent pas témoigner d'une directivité particulière, ni d'une transmission d'hypothèses à l'interviewé. Les relances sont dosées, surtout quand l'enquête avance : l'évolution de notre théorisation participent à un modelage constant de notre regard de chercheur sur le terrain.

Dans l'évolution de notre recherche, nous effectuons des allers-retours entre le terrain et les lectures. En partant du processus de réduction de la communication humaine à de l'information sur le *pharmaphone*, nous cherchons à raconter ce qu'est la communication humaine. Le choix de la progressivité nous amène à lier notre matériau récolté aux théories. Selon Yves Winkin, ce sont ces questionnements apportés par les lectures qui permettent de rendre « exotique le quotidien »<sup>35</sup>. Nous verrions l'adolescence de manière plus restreinte si nous n'avions pas parcouru de nombreux ouvrages au fil de notre immersion sur le terrain. L'histoire et les écrits théoriques influencent notre vision contemporaine. Pour comprendre les apports des récits de vie récoltés, nous devons donc les « malaxer »<sup>36</sup> avec les concepts. Les hypothèses évoluent alors : elles sont instables, font preuve d'une certaine plasticité<sup>37</sup>. Et il en va de même pour notre corpus d'étude.

Pratiquer le récit de vie nécessite une attention particulière à ce que les adeptes des études quantitatives nomment communément l'*échantillon*.

<sup>31</sup> DANIEL BERTAUX, *Le récit de vie*, cit. p. 36.

<sup>32</sup> Nous rejoignons le fait que la remémoration du passé dépend du contexte présent, donc à fortiori face à qui le souvenir est remémoré (cf. DANIEL STERN, *Le moment présent en psychothérapie*, cit.).

<sup>33</sup> DIDIER DEMAZIÈRE, « À qui peut-on se fier ? Les sociologues et la parole des interviewés », *Langage et société*, n. 121-122, 2007, p. 85-100.

<sup>34</sup> PHILIPPE BRETON, *Eloge de la parole*, Paris, La Découverte, 2003, p. 44.

<sup>35</sup> YVES WINKIN, *Anthropologie de la communication*, cit. p. 283.

<sup>36</sup> JEAN-CLAUDE KAUFMANN, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 92.

<sup>37</sup> Qualité de ce qui est « malléable ». Concept transversal dans nos travaux, à la fois au sein du cadre théorique que dans la méthode. Lire à ce propos : FRANÇOIS ANSERMET, PIERRE MAGISTRETTI, *À chacun son cerveau*, Paris, Odile Jacob, 2011.

Dans notre cas, nous sommes en recherche permanente d'individus qui vivent le phénomène de l'adolescence. La progressivité de notre travail qualitatif nous conduit à nuancer la question de l'échantillon au profit de ce que Bertaux et Kaufmann nomment une sélection d'informateurs<sup>38</sup>. C'est aussi ce que Glauser et Strauss (1967) proposaient lorsqu'ils parlaient de *theoretical sampling* : une construction « progressive et réfléchie de l'échantillon »<sup>39</sup>. Sans prétendre à une représentativité, l'objectif est de choisir les adolescents interrogés en allant capter les « cas négatifs ». Le cas négatif au cœur de la mosaïque d'adolescents enquêtés, c'est celui qui vient invalider une hypothèse. Par un exercice de réfutation, il nous fait travailler les variations de notre modèle. Le négatif participe à la validité de la recherche, ce qui en fait un levier foncièrement différent par rapport à la démarche de vérification en science. Par la comparaison des récits de vie, la recherche de récurrences et la saturation du matériau, nous arrivons progressivement à des points de convergences... comme l'embarras. Sans avoir pensé ce dernier dans nos hypothèses au départ, nous le travaillons à présent dans chacun de notre entretien.

L'embarras surgit entre entretien informel et approfondi. L'entretien informel s'effectue au cours des séances d'observation, préalable à tout récit de vie, pour intégrer le terrain. En nous inspirant de ce que Sherry Turkle développe avec *l'ethnographie intime*<sup>40</sup>, nous pratiquons l'informel en posant des questions qui nous serviront à préparer nos entretiens approfondis : les récits de vie. Nous laissons de côté l'approche clinique de Turkle pour nous concentrer sur une analyse anthropologique des bifurcations de l'adolescent vers son *pharmaphone*. À chaque situation marquante, nous étudions l'anticipation et les choix de l'individu qui le rapproche davantage de la machine que de l'autre. Quelles émotions surgissent ? Dans l'entretien approfondi, le matériau affectif récolté est dense. Il s'agit de la parole orale de l'adolescent, l'écrit n'apparaît qu'au moment de la retranscription de l'entretien. Cela ne veut pas pour autant dire que le matériau informel de nos observations apporte moins – parfois cela donne lieu à des hypothèses majeures – mais le travail de récolte est différent. Par récolte, rappelons ici que nous ne parlons pas de don-

---

<sup>38</sup> Nous préférons « individu communiquant » à un « informateur » dont on attendrait seulement de l'information. Lorsque l'adolescent laisse échapper sa parole, c'est tout son corps qui communique. Lire à ce propos : DOMINIQUE WOTLON, *Informier n'est pas communiquer*, cit.

<sup>39</sup> DANIEL BERTAUX, *Le récit de vie*, cit. p. 30.

<sup>40</sup> SHERRY TURKLE, *Seuls ensemble : De plus en plus de technologie, de moins en moins de relations humaines*, Paris, Editions L'Echappée, 2011.

nées qui seraient cueillies comme un adolescent piquerait une orange sur un arbre à la récréation<sup>41</sup> : elles font toujours l'objet d'une co-construction.

Notre rôle, face à cette narration « vivante », est toujours d'accompagner. Chaque mot employé, chaque soupir, peut faire vaciller le travail. Même notre silence, attentif, est une modalité du sens pour des adolescents qui peuvent se dire : « est-ce que je réponds comme il faut ? ». L'écoute sensible que nous déployons s'appuie sur l'empathie, chemin vers la perception du monde subjectif de l'autre. Après le récit de vie l'adolescent, nous lui posons quelques interrogations complémentaires. Kaufmann écrit à ce propos que la meilleure question n'est pas donnée par la grille : « elle est à trouver à partir de ce qui vient d'être dit par l'informateur »<sup>42</sup>. Le matériau exprimé par l'adolescent est déterminant pour établir d'autres questions.

#### 4. Conclusion

De cette méthodologie du récit de vie s'est échappée l'hypothèse de l'embarras. Peu à peu, nous avons décelé que les adolescents évitent l'embarras de la relation au profit du *pharmaphone*. Ils anticipent une situation de déplaisir en optant pour un remède technique. Ce dernier leur permet d'échanger de l'information tout en faisant croire à de la communication. C'est le simulacre du *pharmakon*. L'objet de notre contribution n'a pas été de détailler nos résultats mais plutôt d'apporter un éclairage méthodologique sur la démarche. Le récit de vie, centré sur les relations d'attachement, permet de comprendre comment, dans une relation, l'adolescent tend à choisir la machine plutôt que l'humain. À chaque situation qui entraîne une bifurcation vers l'appareil, nous la notifions. Des récurrences sont ainsi présentées, jusqu'à déboucher ici sur l'embarras. Une fois cette hypothèse en main, il est nécessaire de la mettre à l'épreuve. Au moment où l'adolescence tendrait vers une évacuation de l'autre, quels sont les points de butée qui peuvent compléter cette hypothèse ? L'embarras est un point d'appui pour la communication, irréductible à un codage numérique. L'embarras se vit dans l'instant, aussi, à nous de continuer à l'étudier dans l'instant.

---

<sup>41</sup> Clin d'œil au Lycée Jean-Aicard à Hyères (83) où nous avons réalisé des entretiens informels avec des adolescents sous les orangers disposés à l'entrée de l'établissement courant septembre 2018.

<sup>42</sup> JEAN-CLAUDE KAUFMANN, *L'entretien compréhensif*, cit. p. 48.

Notons au moins une limite à notre méthode : la parole, que nous présentons comme centrale à la démarche, fait également état d'un processus de réduction. Nous l'écrivions en introduction, l'émotion, état corporel, nous appartient, et toutes nos manières de l'exprimer est limitée à des mots, des gestes. Si elle n'est pas parfaite, la parole reste le chemin le plus proche vers les états somatiques. Certains chercheurs en sémiotique nous conseillent parfois de mettre en place des enregistrements audiovisuels dans nos entretiens. Cela permettrait de conserver une trace de l'instant avec l'adolescent, et d'analyser les gestes au moment où les émotions refont surface. Pour l'instant, nous conservons l'idée que notre conversation avec les adolescents s'organise autour d'un « seul à seul », espace de confiance en dehors des structures. L'entretien avec l'adolescent est un moment intime. Contrairement aux idées reçues, les adolescents, de plus en plus critiques avec l'utilisation des données, développent une méfiance à l'égard des enregistrements et de leur utilisation. La vidéo entraînerait, de fait, une difficulté supplémentaire à la réalisation de l'ardu exercice du récit de vie.